



Contact presse

Audrey Grimaud

06 72 67 72 78

contact@agencevaleurabsolue.com



AGENCE VALEUR ABSOLUE

"Extraordinairement passionnant"

FRANCE INTER

"Une réflexion punk, poétique et touchante"

TÉLÉRAMA

"Un beau documentaire doux-amer"

LIBÉRATION

"Une œuvre très touchante"

L'HUMANITÉ

"Passionnant"

POLITIS

"Une œuvre d'une grande générosité"

PREMIÈRE

"Une réflexion subtile et prenante"

LES FICHES DU CINÉMA

"Un magnifique objet de cinéma"

CULTUROPOING

"Une quête de sens aux accents mi-scientifiques, mi-poétiques"

CQFD

"Un film qui touche"

MARSACTU

PRESSE ÉCRITE

Février 2025
Lucie Chiquier

19 FÉVRIER | ★★ ★

LES FILS QUI SE TOUCHENT



À 50 ans, on lui détecte une anomalie de l'hippocampe, petite région cérébrale qui sculpte les souvenirs. Si Nicolas Burlaud n'est plus en mesure de résister à l'effacement, son travail le peut : images médicales et archives documentaires de son engagement au sein d'un média marseillais se confondent grâce à un montage ludique, tissant des liens entre mémoire individuelle et collective. Une œuvre d'une grande générosité, puisque celle d'un homme qui nourrit notre hippocampe tandis qu'il renonce au sien. ♦ **LUCIE CHQUIER**

19 février 2025

Pauline Demange-Dilasser

Les fils qui se touchent

Nicolas Burlaud



Pendant des années, Nicolas Burlaud a filmé Marseille, ses habitants et ses luttes sociales pour Primitivi, une télé de rue. À 50 ans, il découvre son épilepsie. Celui qui a enregistré le quotidien sur cassettes à l'hippocampe (centre des souvenirs dans le cerveau) qui déraile. Entre parcours médical et archives, il livre une réflexion punk, poétique et touchante autour de la construction de nos mémoires individuelles et collectives. ▶ *Pauline Demange-Dilasser* | Documentaire, France (1h18).

19 février 2025

Boris Bastide

Méandres de la mémoire intime et collective

Nicolas Burlaud mêle informations scientifiques, souvenirs personnels et images d'archives de Marseille

LES FILS QUI SE TOUCHENT



Une nuit, à l'approche de ses 50 ans, le journaliste et réalisateur Nicolas Burlaud émet des sons étranges. Hébété, les yeux à peine entrouverts, le voilà allongé dans son lit presque inconscient. Sa femme fait venir les pompiers qui lui demandent son nom, sa date de naissance et son adresse. Il répond avec peine à la première question, ne se souvient pas du reste. Il vient de subir une crise d'épilepsie foudroyante qui a atteint momentanément sa mémoire.

Ce troublant épisode médical est le point de départ des *Fils qui se touchent*, le troisième documentaire de Nicolas Burlaud après *La Fête est finie* (2015) et *La Bataille de la Plaine* (2021). Pendant une partie du film, on suit ses rendez-vous avec des spécialistes pour comprendre ce qui lui est arrivé. Par le biais de l'image et du son, le réalisateur tente de restituer de manière sensible les examens auxquels il est soumis. On le sent fasciné quand un scanner révèle la présence d'un éclat de grenaille de 4 millimètres entre le crâne et

la peau. Fausse piste médicale, mais premier embranchement d'une œuvre construite comme une suite de ramifications mémorielles dans un aller-retour fécond entre l'intime et le collectif.

Ce morceau de plomb, Nicolas Burlaud se souvient grâce à une amie quand il l'a reçu. L'épisode a même été filmé. Journaliste pour la chaîne de télévision locale Primitivi basée à Marseille et engagée à produire des films courts d'actualité politique, culturelle et sociale, il couvrait au Venezuela, en 2001, une manifestation, quand la police métropolitaine de Caracas lui a tiré dessus. Quant à la crise d'épilepsie, la cause est rapidement trouvée : Nicolas Burlaud présente une anomalie de l'hippocampe, une structure cérébrale qui joue un rôle-clé dans la fabrication des souvenirs.

Déambulation urbaine

Comment se construit une mémoire ? La question traverse tout le film qui connecte avec générosité différents régimes d'images et de sons. A la réponse scientifique que nous livrent les chercheurs en neurosciences, Nicolas Burlaud accole une dimension politique, mêlant archives, déambulation urbaine et flux intime. Le cinéaste se

replonge notamment dans les reportages tournés par Primitivi pour faire revivre des pans effacés d'un Marseille populaire que la chaîne locale a documenté à partir de la fin des années 1990.

Les Fils qui se touchent s'ouvre ainsi au cœur de la Savine, une cité des quartiers nord largement détruite dans le cadre d'un programme de rénovation urbaine. En quelques années, le nombre d'habitants a été réduit des deux tiers. Une femme y déplore tout ce qui a été perdu : un lieu où se retrouvaient les anciens, des animations, des souvenirs, une âme. « *Ils ont détruit la vie des gens* », clame un habitant du quartier.

Nicolas Burlaud montre bien en quoi cette mémoire populaire est doublement fragile. Les lieux mêmes où vivent ces populations subissent de nombreux aléas. Peu considérés, ils sont l'objet de mesures plus radicales, voire de dra-

mes. Le cinéaste exhume un reportage réalisé en 2008 rue d'Aubagne, où il constatait l'insalubrité et les risques qui pesaient sur les habitants, avec, pour réponse de la mairie, qu'« *il y a pire ailleurs* ». Dix ans plus tard, l'effondrement de deux immeubles provoque la mort de huit personnes.

Surtout, cette mémoire populaire est écrasée par celle des groupes dominants. Une séquence forte du film montre, au moment de la démolition de la tour B des Cyprès, en 2016, l'équipe municipale autour du maire Jean-Claude Gaudin et les médias regardant sur les hauteurs, à plusieurs kilomètres de là, avec enthousiasme, la chute du bâtiment pendant qu'on leur sert des cafés. A deux pas de ce lieu où vivaient de vieux Marseillais, des immigrés maghrébins et des Comoriens, les riverains expriment leur amertume.

Le réalisateur montre bien en quoi la mémoire populaire est doublement fragile

En découle une double nécessité que le film à la fois théorise et met en œuvre. Pour que puisse vivre cette mémoire collective alternative, il faut des traces documentées. C'est ce qu'a œuvré à faire Primitivi en allant dans les squats et les bidonvilles au-devant des gens du voyage et d'autres groupes marginalisés. Il faut ensuite diffuser ses récits pour que d'autres puissent se les réapproprier, à l'image du travail effectué en 1926 par Walter Benjamin,

Ernst Bloch et Siegfried Kracauer. Les trois philosophes allemands avaient raconté la destruction du quartier derrière la Bourse, inscrivant le destin de certains de ses habitants dans la mémoire de Marseille.

L'urbaniste Nicolas Mémain prolonge ce geste dans le film, en redonnant vie, à partir des traces qu'il en reste dans l'espace urbain (impacts de peinture, chaussée brûlée, craquelures dans un mur...), à différents mouvements de contestation qui ont animé le quartier de la Plaine ces dernières années. En luttant contre l'effacement de cette mémoire, *Les Fils qui se touchent* œuvre à ce qu'au-delà des souvenirs de chacun la société acquière une conscience collective plus juste de ce qu'elle est. ■

BORIS BASTIDE

Documentaire français de Nicolas Burlaud (1 h 19).



Image extraite du documentaire de Nicolas Burlaud, LES ALCHIMISTES

19 février 2025
Clément Coliaux

«Les Fils qui se touchent» soutient sa mémoire

Dans un beau documentaire doux-amer, Nicolas Burlaud entremêle les luttes du collectif marseillais Primitivi et sa psyché bouleversée par une crise d'épilepsie.

Depuis la fin des années 90, le collectif Primitivi documente les luttes émaillant la région marseillaise, mû par l'envie de proposer un contre-discours aux informations traditionnelles, davantage à l'écoute des plus démunis. Nicolas Burlaud, l'un des principaux artisans de ce média indépendant, se replonge dans deux décennies de reportages d'actualité à la suite d'une violente crise d'épilepsie, qui s'est soldée par un dérèglement de sa mémoire. *Les Fils qui se touchent* retrace donc du même coup la quête d'un diagnostic auprès de neu-

rologues, le parcours de Primitivi et ses coups médiatiques, et les manifestations successives qui, face aux plans d'urbanismes ubuesques et aux relogements forcés, n'ont cessé d'agiter Marseille durant les vingt dernières années. Si l'articulation entre les volets apparaît un peu mécanique (le film saute souvent d'une séquence à une autre), Burlaud œuvre, entre ce qui relève de l'intime et de l'histoire, à creuser une porosité qui offre plusieurs coups d'éclat. La pulsation sonore d'un IRM et les visuels impressionnistes qui en résultent se fondent par exemple dans les images diffusées lors d'un piratage des ondes hertziennes par une TV antisystème – tous deux aboutissant à l'apparition d'un crâne sur un écran, tantôt l'emblème du média pirate, tantôt la radiographie du crâne du cinéaste. Burlaud semble s'être consacré corps et âme à Primi-

tivi, au point que tout examen médical renvoie, par des rimes visuelles et des jeux de montage, à ces images guérilla: l'origine d'un mystérieux morceau de métal trouvé sous sa peau se niche dans une vidéo de manifestation au Venezuela dans laquelle on le voit recevoir un projectile, tandis qu'il découvre par hasard, en fouillant dans les rushes d'un reportage sur une fête locale, des images furtives de sa femme et son fils, comme si le reportage de terrain accueillait brièvement un home movie. Les nombreuses vidéos de destruction urbaines et de ruines – on croirait presque, à entendre le battement des bulldozers, naviguer en zone de guerre – répliquent le chaos d'une mémoire défaillante, jusqu'à fusionner complètement; les images de Primitivi forment rétrospectivement l'antichambre d'une psyché

bouleversée, et les souvenirs morcelés du cinéaste s'accordent à des archives incomplètes et multiples. Guidé d'abord par son engagement militant, Burlaud a parfois la main lourde pour illustrer son message sur l'importance de bâtir une mémoire collective, accumulant lon-

guement les symboles et interventions didactiques. Reste que, derrière ces mal-adresses, *les Fils qui se touchent* brosse, au travers du portrait de son auteur, un beau tableau doux-amer de l'histoire des manifestations locales: comme la mémoire du cinéaste, celle des luttes, effacée par tant

de répression d'Etat et de ripolinage par les canaux officiels, est elle aussi pleine de béances, qu'il faudra nombre d'images pour combler.

CLÉMENT COLLIAUX

LES FILS QUI SE TOUCHENT de NICOLAS BURLAUD (1h19).



Le film retrace vingt ans de manifs à Marseille. PHOTO LES ALCHEMISTES, DISTR.

19 février 2025
Gae Blu Infuso

« LES FILS QUI SE TOUCHENT » DE NICOLAS BURLAUD : UN DOCUMENTAIRE SUR LA MÉMOIRE DE LUTTE INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE

Dans *Les fils qui se touchent*, Nicolas Burlaud interroge le rôle de la vidéo dans la construction d'une mémoire collective des marges, et revient sur l'engagement du collectif primitivi.



Alors qu'il dort paisiblement, Nicolas Burlaud est sujet à une crise d'épilepsie brutale, dont sa mémoire ne sort pas indemne. Et quelle n'est pas sa surprise quand l'imagerie médicale dévoile une boule de plomb nichée entre son crâne et sa peau ! Ce qu'elle fait là ? Il est incapable de s'en souvenir. Mais l'archive vidéo d'une manifestation à Caracas où le réalisateur apparaît le crâne en sang, suite à un tir de police, vient répondre à l'énigme. Cet épisode pointe le rôle des images vidéo comme substituts de la mémoire ; ça tombe bien pour Nicolas Burlaud, des films, il en a fait plein.

À la fin des années 90, le réalisateur fonde avec d'autres le collectif « *Primitivi, télévision locale de rue* » un média audiovisuel indépendant et anarchiste qui offre sa caméra aux milieux marginaux et précaires, privés d'outils d'expression. Plus de 200 « chroniques » documentaires, stockées sur cassettes VHS dans de vieilles boîtes à chaussures, retracent l'histoire récente de Marseille du point de vue des « vaincus ». Bref, c'est l'occasion de revenir sur 25 ans d'engagement politique et cinématographique en tissant un parallèle entre le fonctionnement de la mémoire sélective, individuelle et collective, et celui des films.

Le scanner de son visage transformé en tête de mort dorée

Les fils qui se touchent s'ouvre sur les débris de la cité marseillaise la *Savine*, démolie dans le cadre d'un projet de renouvellement urbain. Un couple d'anciens habitants racontent le temps où leur buvette était encore debout et les enfants jouaient au foot en bas des bâtiments, avant de dénoncer la mauvaise foi des programmes immobiliers hors-sol qui leur proposent des appartements autre part. Comme s'il suffisait d'avoir un toit pour se sentir chez soi : « *Une maison c'est tout ce qu'il y a autour, c'est l'entourage* », la communauté. La caméra croise leur ex-voisin, en tenue de chantier, qui a trouvé du travail en intérim pour... détruire sa propre maison. Pas étonnant qu'il ait « *un pincement au cœur* ».

C'est le comble ! L'extrait de la chronique signée Primitivi, est suivie d'une séquence à l'hôpital, où le réalisateur s'enfonce dans les abysses de l'IRM, avant de découvrir « *excité comme un môme* » le scanner de son visage transformé « *en tête de mort dorée ornée d'un appendice métallique* ». Et devinez quoi, la tête de mort est aussi l'un des logos du collectif. Le documentaire au ton à la fois sérieux et humoristique, alterne entre deux temporalités : le passé avec les archives des vidéos primitivi et le parcours médical du réalisateur au présent. L'occasion d'ailleurs d'interroger le personnel hospitalier sur le fonctionnement de la mémoire. L'hippocampe, organe cérébral qui fabrique les souvenirs- « ou cheval marin ? » - devient l'un des protagonistes. S'il se nourrit d'expériences subjectives, l'hippocampe savoure aussi les films. Cinéma et mémoire se touchent !

Rythmée par un montage nerveux et des musiques électro-psychédéliquies intégrant les sons des machines de l'hôpital, cette œuvre cabossée, un peu « bizarre » mais très touchante, interroge la postérité quand elle est écrasée parle récit des dominants. Walter Benjamin soulignait déjà la puissance de la photographie, qui décèle les traces des mémoires effacées ; à l'instar de cette plaque commémorative en l'honneur d'une femme tuée par une grenade policière à Marseille, dont il ne reste que l'empreinte des clous. Nicolas Burlaud affirme, lui, le pouvoir politique de la vidéo, qui témoigne de ce qui a été, et assure le souvenir et la survie des histoires communautaires.

18 février 2025

Christophe Kantcheff

« Les fils qui se touchent » : SOS mémoire du peuple

Nicolas Burlaud mêle souvenirs personnels et collectifs.



Nicolas Burlaud se retourne sur son passé. Un effet de la crise de la cinquantaine ? D'un genre particulier : le réalisateur est soudain en proie à l'épilepsie, qui l'oblige à passer des IRM du cerveau. Avec l'aide de médecins, il découvre que son hippocampe a une anomalie. Or cette structure cérébrale joue un rôle déterminant dans l'élaboration de la mémoire. Et voici le réalisateur plongeant dans ses souvenirs et, dans un geste plus large, s'interrogeant sur la façon dont une mémoire collective s'édifie et se transmet.

Pour ce faire, il s'appuie sur les archives considérables que constituent vingt-cinq années d'existence d'une télévision locale à Marseille due au collectif Primitivi, fondé par Burlaud et qu'il anime encore aujourd'hui. Une télévision attentive aux quartiers pauvres, aux habitants des cités, aux populations précaires, aux étrangers, aux minoritaires.

Intime et politique liés

Les fils qui se touchent : excellent titre ! Il dit bien le choc que représente une crise d'épilepsie à la manière d'une électrisation. Il décrit aussi la forme que le cinéaste donne à son film, qui tresse ces trois fils conducteurs : le fonctionnement de son cerveau, les grandes étapes de sa vie (qu'il évoque notamment avec des photos, comme la naissance de l'un de ses enfants) et des reportages de Primitivi. Dont un sur un loto organisé en 2013 pour défendre un carnaval populaire attaqué par la police, ou un autre montrant l'intérieur d'appartements moisissés rue d'Aubagne, quelques années avant l'effondrement tragique de 2018.

Au vrai, les fils font plus que se toucher : ils s'interpénètrent. Chez Burlaud, vie privée et vie professionnelle ont tendance à se confondre, l'intime et le politique sont profondément liés. Ce qui donne aux *Fils qui se touchent*, premier long métrage de son réalisateur, cette émotion devant laquelle, comme le dit un scientifique, les neurosciences, elles, sont perdues.

Un autre aspect du film questionne la fragilité de la mémoire collective des dominé·es. Burlaud accompagne ainsi un homme qui décrypte, à la manière d'un archéologue du contemporain, les rares traces laissées dans l'espace public par des manifestations d'habitants. C'est passionnant et cela donne aussi une idée de l'utilité du travail de Nicolas Burlaud.

Février 2025
Gilles Tourman

Les Fils qui se touchent

de Nicolas Burlaud

Victime d'un accident cérébral qui endommage son hippocampe, zone de transit des souvenirs, Nicolas Burlaud met ses archives à l'épreuve de sa mémoire. Une réflexion subtile et prenante sur les liens indéfectibles entre le moi et le collectif.

DOCUMENTAIRE
Adultes / Adolescents



★★★ Âgé de 50 ans, le réalisateur Nicolas Burlaud est frappé par une épilepsie foudroyante. Son hippocampe, index de la mémoire cérébrale, est endommagé. Animateur de la télévision libre Primitivi, il se penche sur ses propres souvenirs de documentariste militant tout en se familiarisant avec le fonctionnement neuro-biologique de la mémoire. Le film lance des fils entre l'intime et le collectif, revisitant l'histoire récente des quartiers populaires de Marseille, en quête des traces des luttes populaires du passé. Depuis le début du siècle, la chaîne de télévision libre Primitivi fait œuvre de mémorialiste en filmant des manifestations festives ou revendicatrices, les conditions de vie de certaines populations de la cité phocéenne. Au fil des ans, elle enregistre les modifications du paysage urbain, les déplacements de populations avec la destruction planifiée de barres d'immeubles, et son lot d'expulsions dramatiques. Se revendiquant à gauche, elle accompagne des initiatives citoyennes, dénonce les injustices, ou les conduites stigmatisantes dont sont victimes les populations les plus fragiles, en particulier immigrées. Suite à son accident cérébral et à ses séquelles, Burlaud est soumis à de nombreux examens et scanners qui lui permettent peu à peu de comprendre de quoi, physiologiquement, sont faits les souvenirs, et en quoi ils façonnent notre propre vision du monde. Il se fait expliquer, de manière lumineuse par la plupart des intervenants rencontrés, la place particulière qu'occupe l'hippocampe dans la fabrique cérébrale des souvenirs. C'est lui qui crée un a priori du monde, lui qui "cadre" en quelque sorte notre perception de celui-ci afin qu'elle ne soit pas

◆ GÉNÉRIQUE

Images : Delphine Menoret, Nicolas Burlaud, Gaël Marsaud, Thomas Hakenholz et Franz Ventura **Montage :** Nicolas Burlaud et Agathe Dreyfus **Son :** Pierre-Alain Mathieu et Elory Humez **Production :** 529 Dragons **Coproduction :** Primitivi **Producteur :** Régis Sauder **Distributeur :** Les Alchimistes.

79 minutes. France, 2024
Sortie France : 29 février 2025

totale et donc folle. Ce qui renvoie le patient à toutes les aventures militantes de son passé, thésaurisées dans de petites cassettes DV. En les revisitant comme autant de cellules mémorielles, il entame une méditation autour de la porosité entre destin individuel et action collective, entre imagerie médicale et vision de rushes. Il établit des liens entre ces deux pôles a priori hétérogènes. Un film, comme la mémoire, se construit en opérant un tri entre ce que l'on garde et ce que l'on oublie, entre ce qui fait récit et l'accessoire. Dans un jeu subtil de reconstruction, métaphorisant un processus neuro-biologique, Burlaud reprend les prises d'un reportage sur une manifestation de quartier, et le remonte, à l'aune de ce qu'il a traversé dans sa vie depuis le tournage. Des fils, tracés à la craie sur les murs de la ville, tissent des liens entre soi et les autres, entre le moi fragile, à la mémoire blessée, et le nous collectif et combatif. Quand ces fils parviennent à se toucher, il semble qu'il y ait moyen de trouver une place dans le monde. Sans jamais sacrifier à la simplification ou au raccourci rapide, le film engrange les données scientifiques, et les illustre souvent de manière percutante et imaginative. Ces données sont métamorphosées en autant de points de repères existentiels, qui finissent par donner du sens à la lutte. **_G.To.**

Février 2025

Bruno Le Dantec

14

CQFD N° 238 FÉVRIER 2025

Les fils qui se touchent, un film

L'hippocampe et le terrain vague

Et si notre cerveau était conçu comme une ville ? Après *La Fête est finie* (sur l'opération Marseille-Provence Capitale Européenne de la Culture 2013) et *La Bataille de La Plaine* (docu-fiction réalisé en trio à propos d'une lutte de quartier), Nicolas Burlaud revient avec un film singulier, mêlant histoire intime et mémoire commune, neurosciences et sauvetage de traces urbaines.

Un premier visionnage des *Fils qui se touchent* a été organisé l'été dernier sur le toit d'un édifice abandonné, un dédale de bureaux du siècle dernier où Primitivi, collectif de vidéastes militants, a élu domicile. Six mois plus tard, on le revoit à la maison avant sa sortie en salle. Play: « Une maison, ce n'est pas que quatre murs, c'est tout ce qu'il y a autour », fait remarquer une habitante de la cité de la Savine, à Marseille, en contemplant, amère, la destruction de son immeuble par l'Agence nationale de rénovation urbaine. Ce film est un drôle d'objet, un pari risqué: mêler un problème de santé éminemment personnel à l'histoire d'une ville.

Après une alerte nocturne – perte subite de conscience – un toubib annonce à Burlaud qu'il y a un souci sous le capot. Le diagnostic tombe: épilepsie provoquée par lésion de l'hippocampe. L'hippocampe, c'est le centre de tri, là où les signaux extérieurs transmis au cortex sont digérés. Cet animal marin, lové en virgule sous le crâne, choisit parmi le flux permanent d'informations ce qui est digne d'être imprimé par le cerveau.

« Une épilepsie découverte à cinquante ans, c'est plutôt rare », note Nicolas, qui s'interroge: « L'épilepsie va-t-elle me priver de souvenirs, et donc de boussole existentielle? » Fasciné par le psychédéisme des radiographies de sa « tête de mort dorée » (rigolard, le patient reproduit façon beat-box le son de la machinerie médicale à la sortie du sarcophage IRM), il ne tarde pas à y voir une correspondance baudelairienne avec les tracés urbains qui cartographient la ville. Un scénario est né.

« L'hippocampe extrait du chaos a priori du monde qui nous permet de nous y retrouver »

Résultat, sur fond de pulsations techno (aux manettes Laurent Pernice, à qui l'on doit une bonne part de la bande-son), on voit défiler en travellings des glissières, des passerelles, des feux rouges, des zones habitées puis rasées... Interloqué, le spectateur se laisse embarquer et s'imagine coconstruire une histoire à la fois intime et générale. À égalité avec les spécialistes, des habitants parlent des lieux que l'urbanisme efface, des sociabilités qu'on aimerait retenir, puis qu'on réinvente contre vents et marées.

Burlaud balance alors des flashbacks sur la naissance d'une télé pirate de quartier partie en mission à Caracas, avec un bout de métal fiché entre la peau et l'os de son crâne, souvenir d'une manif réprimée à balles réelles et qu'un radiologue découvre presque par hasard. C'est là que le film se noue. De retour à Marseille, les décombres d'un campement rom balayés par une pelleuse viennent symboliser la friabilité de notre présence ici-bas. « Comme les photos de famille sur lesquelles des souvenirs d'enfance se reconstruisent. »

« L'hippocampe est le monteur de notre mémoire, il extrait du chaos a priori du monde qui nous permet de nous y retrouver, explique à la caméra le neurologue Pierre-Pascal Lenck-Santini. Il nous permet de formuler notre propre récit, quitte à tricher un peu avec la réalité. » Le scientifique s'appuie sur la course d'une souris dans un labyrinthe ou une termitière d'Océanie rappelant étrangement la Sagrada Família de Barcelone. Petit à petit, une métaphore neuro-urbaine se déploie. Avec un détour par l'analyse d'un vol d'étourneauux qui

éblouit le ciel de sa stridente harmonie: « Deux règles simples, fie-toi à ton voisin et évite les obstacles. » Ainsi l'influx électrique des synapses réagit aux signaux sensoriels, auditifs, optiques, olfactifs, gustatifs, tactiles. « De l'interaction entre les individus émerge quelque chose de supérieur à la somme des individus. » Une mémoire collective, par exemple. Ou une cabane éphémère érigée par la foule sur une place... Sur l'écran, les neurones s'allument lorsque le monde extérieur les sollicite.

Parallèlement aux images des scanners et aux explications du personnel soignant (médecins et infirmières se prêtent de bonne grâce à la reconstitution cinématographique des examens et des consultations), le patient-réalisateur se lance dans une fouille fébrile de ses archives filmiques. « Je trouvais ça génial, ces courts-circuits neuronaux devenant des courts-circuits narratifs, jubile Burlaud. Et là j'ai le droit de tricher, puisque c'est ma tête! » Au diable la pseudo-objectivité journalistique, c'est quand ta subjectivité parle à celle des autres que le monde bouge. Des branches d'arbre évoquant des ramifications neuronales s'entrecroisent avec des extraits de films retrouvés et que, « à la lumière des événements, des amis disparus ou du temps qui t'as fait mûrir, tu imagines montés autrement ».

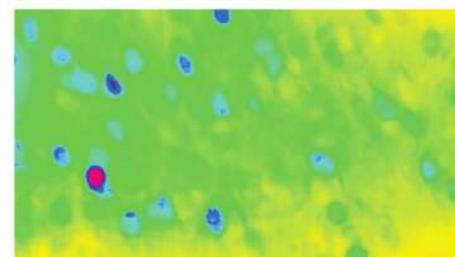
Autre séquence exhumée: le dynamitage de la tour B des Cyprès, quartier Malpassé. Primitivi a capté le discours d'élus se gargarisant de « rénovation faite par et pour le peuple », qui impose l'histoire des vainqueurs. Juste après, un minot de la cité qu'on a poussé hors de chez lui à l'aube lâche une autre perception, celle des dominés: « Ça va nous manquer, ça fait mal au cœur. » Le neurologue Lenck-Santini abonde en ce sens: « Dans le domaine des émotions, la neuroscience est perdue. Tu mesures comment une sensation? » Soudain, des blindés remontent la Canebière « pour protéger la mairie de la colère des habitants après les effondrements meurtriers de Noailles – comme les canons de Louis XIV pointés sur la ville. » Une déambulation avec Nicolas Mémain,

géographe du sensible qui déchiffre la mémoire des cicatrices du béton, témoignant du caractère politique de notre action sur le territoire quand elle le dispute à la brutalité des aménageurs. Autre archive du Marseille populaire mobilisée par l'auteur: un locataire de la rue d'Aubagne montre, dix ans avant les effondrements, son plafond qui menace ruine: « Il ne faut pas attendre le pire, il faut éviter le pire! »

Sur une musique roots du duo Bertolino-Le Gac, un vol de drone conclut l'exploration par un parcours dessiné à la craie sur le sol minéralisé de la place Jean-Jaurès. Le trait hésitant figure une vision contradictoire du passé et du devenir des paysages urbains. Cette quête de sens aux accents mi-scientifiques, mi-poétiques revendique une autre mémoire des lieux, faite de résistances, de réjouissances publiques, de nostalgie et de désir à viv.

C'est quand ta subjectivité parle à celle des autres que le monde bouge

PAR BRUNO LE DANTEC



21 février 2025
Mathias Boulvais

Les souvenirs ne tiennent qu'à un fil

DOCUMENTAIRE

En présence de son réalisateur Nicolas Burlaud, le documentaire « Les fils qui se touchent » sera diffusé au cinéma La Baleine ce samedi 22 février à 18h. Une réflexion profonde sur la mémoire à partir de son expérience d'épileptique.

Dans son nouveau film *Les fils qui se touchent* projeté au cinéma La Baleine ce samedi à 18h, Nicolas Burlaud plonge dans ses souvenirs personnels et offre une réflexion sur la manière dont la mémoire se façonne. Lorsqu'il est victime d'une brutale crise d'épilepsie à l'âge de 50 ans, Nicolas Burlaud prend connaissance d'un dysfonctionnement de son hippocampe, l'organe cérébral qui façonne les souvenirs.

À travers son œuvre *Les fils*

qui se touchent, le réalisateur mêle donc des récits croisés, oscillant entre ses propres examens neurologiques à des séquences de reportage signées Primitivi, un collectif et média indépendant dont il fut un cofondateur à la fin des années 1990, Nicolas Burlaud illustre les luttes sociales qui frappent la région marseillaise, d'un regard qui contraste avec les informations traditionnelles.

Usant de sa propre intimité et de son métier de journaliste pour apporter une réflexion sur la mémoire personnelle et collective.

En amont de la diffusion, une balade urbaine sur les traces et les souvenirs des luttes sera proposée à tous au départ du Vieux Port à 14h, aux côtés des Alchimistes, co-producteur du film et Nicolas Memain, protagoniste du film et urbaniste du Bureau des guides du GR2013. Après la projection du documentaire, un temps d'échanges avec son réalisateur Nicolas Burlaud sera également prévu.

Mathias Boulvais



« Dans les fils qui se touchent », Nicolas Burlaud interroge la mémoire individuelle et collective. PHOTO LES ALCHIMISTES

RADIOS/ TÉLÉVISION



radio
presse nationale
audience : 7,2 M auditeurs/ jour

22 février 2025
Laurent Delmas

Annonce enjouée du film par Laurent Delmas dans l'émission du 22 février 2025.

Durée du passage : 56 secondes.

Le choix des films :

- *L'Attachement*, Carine Tardieu
- *Brian Jones et les Rolling Stones*, Nick Broomfield
- *Dis-moi juste que tu m'aimes*, Anne Le Ny
- *La Fabrique du mensonge*, Joachim Lang
- *Les fils qui se touchent*, Nicolas Burlaud
- *September & July*, Ariane Labed
- *When the light breaks*, Rúnar Rúnarsson
- *Young hearts*, Anthony Schatteman
- *Buffalo Bill et les indiens*, Robert Altman (réédition, 1976)
- *Quatre nuits d'un rêveur* (réédition, 1972)



télévision
presse nationale
audience : NC

18 février 2025

The screenshot shows a video player interface for the program 'TOUS AU CINEMA'. At the top, the title 'TOUS AU CINEMA' is displayed in large white letters. Below it, there is a red button that says '▶ VOIR EMISSION DU 18 FEVR. 2025'. To the right of the button, there is a description: 'Tous au cinéma ! est le rendez-vous incontournable des amoureux, curieux du 7ème art.' and 'Pays : France'. There are also icons for 'Se connecter' and 'Partager'. In the bottom right corner, there is a 'Plus d'infos' button. Below the main player area, there is a section for the 'Emission du 18 févr. 2025', which is 19 minutes long and is marked as 'Offert' (free). The description for this episode is: 'TOUS AU CINÉMA ! Tous au cinéma est le rendez-vous des amoureux et des curieux du 7e Art. Chaque semaine tout au long de l'année, le magazine traite toutes les sorties en salles sans exception, interviews exclusives à la clé. Disponible plus de 6 mois.'

Annonce du film avec diffusion d'un extrait dans l'émission du 18 février 2025.

Durée du passage : 22 secondes.

12 février 2025
Nathalie Ramirez

Nicolas Burlaud invité dans le JT 12-13 **Ici Provence-Alpes** du mercredi 12 février 2025.

Durée totale : 3 minutes 30 secondes



14 février 2025
Mélanie Masson



Les coups de cœur, ici Provence

Annonce du film parmi les coups de cœurs de la matinale **Ici Provence** du vendredi 14 février 2025.

Durée totale : 35 secondes

15 février 2025
Naouel Amraoui

Interview de Nicolas Burlaud par Naouel Amraoui, multidiffusée entre les 15 et 17 février 2025.

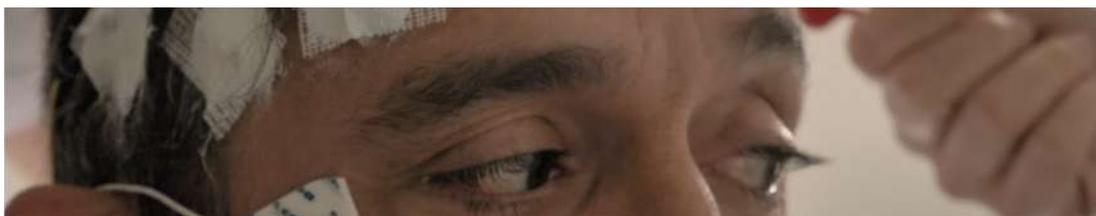
Durée totale : 10 minutes 49 secondes

INTERNET

18 février 2024

Xanaé Bové

Nicolas Burlaud – « Les fils qui se touchent »

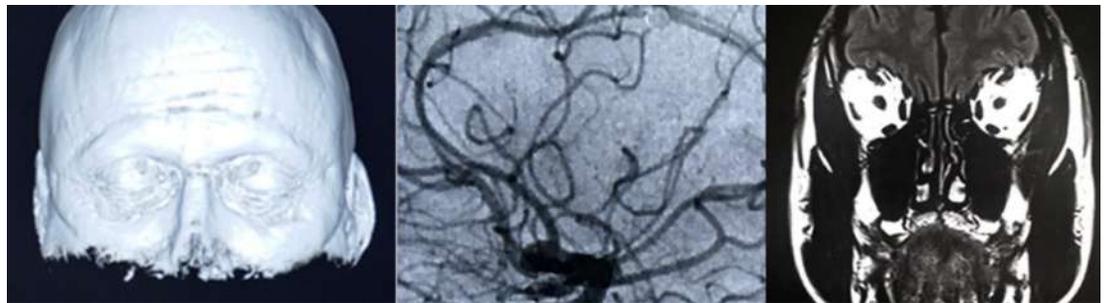


Troisième long-métrage de Nicolas Burlaud après les documentaires engagés, *La fête est finie*, critique au vitriol de l'année « Marseille, Capitale européenne de la Culture » (2015) et *La bataille de la Plaine*, co-réalisé avec Sandra Ach et Thomas Hakenholz (2020), *Les fils qui se touchent* est aussi son plus personnel.

À 50 ans, le cinéaste est frappé d'une épilepsie foudroyante, conséquence d'un dysfonctionnement de son hippocampe, l'organe qui façonne les souvenirs. C'est l'occasion pour lui de revenir sur la mémoire collective et alternative que lui et ses acolytes fabriquent depuis 25 ans au sein d'une télévision de rue, Primitivi. Nicolas Burlaud a co-fondé en 1998 « Primitivi, télévision locale de rue », association militante et revendicative. Dans la scène d'ouverture, il met en parallèle sa crise d'épilepsie avec la pulvérisation frontale d'immeubles déclarés insalubres du quartier de la Savine. Sur le terrain, le cinéaste interroge les familles violemment expulsées. Puis, à son tour de connaître un séisme intérieur avec sa brusque crise.

Avec humour, face caméra, Burlaud reproduit le son techno des scanners. Il s'empare littéralement de la matière créant des animations psychédéliques de ses radios et autres IRM. Psychédélique au sens premier du terme : ce qui concerne l'âme. Car très vite, le réalisateur mêle avec audace et finesse, investigation personnelle et luttes collectives. Il convoque divers neurologues et chercheurs pour mieux comprendre ce qui se passe dans son cerveau, choisissant de faire de son épilepsie un objet d'études universel. Un chercheur pointe le parallèle entre la fonction de l'hippocampe dans le cerveau et celle du cinéaste : faire des choix constants en décidant où poser sa caméra, quel angle et quelle focale choisir et surtout, que retenir au montage ?

Ce qui donnera lieu à une des plus belles et limpides leçons de montage qu'on ait vu depuis longtemps au cinéma quand Nicolas Burlaud revisite ses rushes au quartier de la Plaine, quartier pivot des combats et refait le montage en direct sous nos yeux : un montage sentimental où l'on revoit dix ans plus tôt, son ami décédé depuis et son fils alors âgé de cinq ans. Un travail de mémoire que l'infatigable cinéaste a entrepris depuis plus de vingt ans et qu'il poursuit en se prenant comme sujet de son film. A l'instar de cet archéologue de rues qui pointe les timides vestiges des manifestations et actions engagées, ces « mini monuments que le pouvoir efface en permanence ».



Dans son enquête intérieure, le documentariste lie les violents affrontements qu'il a filmés à Caracas au siècle dernier quand la police lui a tiré dessus. Ça lui a mis du « plomb dans la tête ». Il va en tirer le fil rouge de son documentaire et nous propose un concentré généreux développant trois thèmes salutaires : ce qui se passe dans le cerveau, une mémoire des luttes et une tradition rebelle et engagée de Marseille. Ainsi, Le cinéaste revient sur ce que la mémoire officielle, celle des dominants, veut faire oublier : les émeutes d'Aubagne, les barres d'immeubles que les gouvernements ont laissé pourrir. Il effectue aussi un retour sur le meurtre collatéral de Zineb Redouane, une octogénaire touchée par un tir de grenade lacrymogène en marge d'une manifestation de « gilets jaunes » à Marseille.



Les deux séquences de démolition des immeubles à Aubagne sont édifiantes: d'un côté, Burland a filmé les souliers vernis et les escarpins des nantis et le discours du politique se félicitant de donner une « nouvelle vie aux habitants ». Puis, contrechamp cinglant : ces désormais sans toit qui contemplant avec sidération les ruines de ce qui a été leur habitat pendant des années. Cette scène explosive dans tous les sens du terme produit un effet de boucle avec le début. Ce documentaire est un magnifique objet de cinéma tant il relie la mémoire du singulier à celle du collectif, procédant par associations d'images et d'idées et nous enseigne sur le fonctionnement mystérieux de notre cerveau. Et celui, malheureusement bien plus prévisible, des détenteurs du pouvoir. Le cinéaste se permet une embardée dans le temps dans les années 20 avec les philosophes et flâneurs Benjamin, Kracauer et Bloch qui rencontrent à Marseille une autochtone qui leur narre un quartier éradiqué. Comme le dit Nicolas Burland dans le dossier de presse :

Le génie de cette expérience de Benjamin Kracauer et Bloch, c'est d'avoir eu l'intuition qu'une errance au hasard des rues dans une ville était un médium unique où se lisent le temps qui passe, les contradictions de classe, le mouvement.



Les fils qui se touchent est un film pirate, punk et poétique, qui touche dans le mille en alliant de façon intelligente et tonique le personnel et le politique, la mémoire de nos neurones et des luttes collectives.

15 février 2025

Benoît Gilles

Chef pirate du collectif Primitivi, Nicolas Burlaud signe un film qui touche



Avec *Les Fils qui se touchent*, qui sort en salle ce mercredi, le fondateur du collectif Primitivi réussit un film qui réunit la grande histoire et les petites. En partant de la découverte de son épilepsie, il explore les liens entre la trajectoire individuelle et la mémoire collective.

Quel est le point commun entre une nuée d'étourneaux, une termitière, la Sagrada Familia à Barcelone et Nicolas Burlaud, cinéaste marseillais tendance pirate ? La réponse est un long trait qui court d'un bout à l'autre de la ville et dessine 25 ans d'activisme cinématographique. Le film s'appelle *Les Fils qui se touchent* et sort le 19 février. Mais la vraie réponse est dans le cerveau de Nicolas Burlaud, là où tout commence.

"Il y a quelques années, j'étais au lit avec ma compagne. Elle a été réveillée par mes grognements. Elle a cru que je rêvais, mais j'avais les yeux entrouverts et j'étais à moitié conscient. Elle a vite compris qu'il y avait un truc qui n'allait pas." À presque 50 ans, Nicolas Burlaud vient de faire une crise d'épilepsie. La première d'une longue série.

"Parmi les bribes de souvenirs des pompiers qui m'embarquent, je me souviens de l'un deux qui me demande mon nom, mon âge, l'endroit où j'habite. Je me dis, questions connes, et en même temps, je galère vraiment à lui répondre", explique-t-il calmement, attablé à la terrasse de la brasserie Le Dernier Métro, boulevard Chave à Marseille, à quelques mètres de son logis. Lui qui dit n'avoir peur "ni de la mort, ni de la maladie" prend alors conscience que quelque chose se trame.

Feu d'artifices neuronaux

Nicolas Burlaud enchaîne les rendez-vous médicaux à la Timone et à l'Hôpital européen, analyses, scanners, électroencéphalogrammes... *"Et là, je découvre mon cerveau de l'intérieur. Ma tête, façon tête de mort, et le médecin peut passer d'une couche à l'autre en un clic, mettant au jour les faisceaux neuronaux"*, raconte-t-il. Le premier scanner révèle un curieux éclat de métal, présent sous la peau du crâne et sans lien avec ses crises d'épilepsie. Il est excité comme une puce de s'être vu en tête de mort avec, collé au crâne, rien moins qu'un vestige de la lutte bolivarienne. *"Sandra, ma copine de Primitivi, m'a rappelé un film tourné au Venezuela, après un putsch, dans lequel j'apparais la tête en sang, après que la police a tiré sur la foule."*

L'évènement coïncide avec un tournant comme on en a dans la vie, autrement appelé ici *"la crise de la cinquantaine"*, et qui devient rapidement un projet cinématographique. *"Très vite, on m'a diagnostiqué une atteinte de l'hippocampe et du noyau amygdalien. Ces deux parties du cerveau jouent un rôle dans la mémoire et dans la fabrication des émotions"*, détaille-t-il à gros traits. Au quotidien, les symptômes restent limités : une grosse colère, un blanc dans la conversation, des lettres qui s'effacent, d'autres qui les remplacent.

"Cela arrive surtout si j'oublie de prendre mes médicaments. J'ai un traitement assez lourd que je dois prendre tous les jours, à vie. C'est le même traitement que pour les personnes atteintes de troubles bipolaires. Si j'oublie de les prendre, je sais que je vais avoir une crise dans les heures qui suivent." Il est loin d'avoir la mémoire qui s'efface inexorablement, comme certains confrères l'ont écrit un peu vite.

Métaphores en abyme

Le retour sur soi que provoque la maladie forme un début de film parfait. Les métaphores s'emboîtent : le rôle de l'hippocampe dans la fabrique du souvenir, la place de Nicolas Burlaud dans le collectif Primitivi, la mémoire comme un montage cinématographique.

Cette vision vient répondre à ce que la science découvre à peine du fonctionnement du cerveau. Fil rouge dans le film, Nicolas Burlaud croise la route de de Pierre-Pascal Lenck-Santini. Chercheur en neurosciences à l'Inmed (Institut de neurobiologie de la Méditerranée), il a fait de l'étude de l'épilepsie sa spécialité.

Au *"coup de foudre amical"* de Burlaud répond *"la bromance"* assumée par le chercheur. Les deux hommes sont raccord sur le plaisir né de leur rencontre. Le scientifique reçoit longuement le cinéaste dans son laboratoire, dans lequel il fait courir des souris reliées à des électrodes.

Sur un mur, une photo de termitière en Afrique se confond avec les formes oblongues de la Sagrada Familia de Gaudi. Pour le chercheur, l'analogie de forme a du sens. *"Au début de ma carrière, j'ai été très influencé par le comportement des fourmis, raconte-t-il. Il y a plusieurs théories sur le développement du cerveau. L'une d'elles repose sur une forme d'auto-organisation des cellules qui ressemble à celle d'une fourmilière. Chacun des individus a une capacité d'action limitée, mais l'ensemble de la collectivité permet l'émergence d'une forme d'intelligence supérieure à la somme des parties."*

Vol d'étourneaux et salsa du cerveau

Pierre-Pascal Lenck-Santini cite la murmuration des étourneaux, quand le coup d'aile d'un individu fait virer un nuage entier. Sur son blog, Brain Salsa, le chercheur développe également la métaphore musicale : *"Comme dans un orchestre de salsa, vous avez un joueur de claves qui, avec deux bouts de bois, tient le rythme, le cerveau fonctionne sur des rythmes dans lesquels certains neurones jouent le même rôle."* Dans le cas des épilepsies, l'harmonie tourne au chaos et passe *"de la salsa à Slayer"*.

Le film de Nicolas Burlaud saute sans cesse de l'individu au collectif, des ramifications neuronales au réseau militant et du cerveau humain à la ville toute entière. *"Depuis 25 ans, on produit des films sur Marseille et ses luttes avec des chroniques d'actu qu'on publie sur notre site, rappelle-t-il. Et, parmi tout ça, il y a pas mal de pépites."* Le film s'ouvre sur la démolition du bâtiment A de la Savine, s'attarde sur le dynamitage de la tour des Cyprès, à Malpassé. Les caméras de Primitivi sont en haut de la rue d'Aubagne, juste après les effondrements. Dans le nuage des lacrymos, dans les défilés de gilets jaunes ou au moment de l'abattage des arbres de la Plaine.

La bande de Primitivi se confond avec celle des Plainards, des "totos" comme on surnomme péjorativement les "autonomes" autogestionnaires et libertaires. *"On s'est connus à la Satis, l'école de cinéma d'Aubagne, dans les années 90. Moi, je venais de Clermont-Ferrand"*, raconte Burlaud, dernier des Mohicans d'alors. D'extrême gauche et punks, ils se retrouvent dans le milieu du squat, à suivre les actions anticapitalistes, à Marseille et de par le monde.

Un émetteur en Italie

À la fin des années 90, la tendance est à la télé libre, aux émissions pirates sur le canal hertzien. *"On était allés acheter un émetteur en Italie et on revendiquait le droit d'émettre comme au temps des radios libres."* Le mouvement est alors international, porté par les réseaux altermondialistes. La solidarité s'organise avec le Venezuela qui se libère de l'oligarchie. *"On avait créé le comité bolivarien marseillais"*, sourit-il.

Primitivi fonctionne sur un mode libertaire. L'argent est mis en commun comme les projets. La plupart des militants sont intermittents et bossent à côté. Nicolas Burlaud est monteur pour France 3 ou pour le cinéma. *"Le principe est égalitaire : ceux qui gagnent moins à l'extérieur reçoivent le plus du collectif sur une base des besoins de chacun,* détaille Sandra Ach, qui a rejoint Primitivi au moment de La Bataille de la Plaine, le précédent film qu'elle a cosigné avec Nicolas Burlaud et Thomas Hakenholz. *On fonctionne comme chez les pirates. On répartit le butin et si quelqu'un n'est pas content, il propose sa propre répartition."* Au milieu, Nicolas Burlaud est un peu le chef de bande, même si l'horizontalité est revendiquée. Il y a un brin de romantisme dans leur éloge de luttes qui ont parfois du mal à dépasser la butte de la Plaine.

"On a présenté La Bataille de la Plaine comme une victoire utopique, à rebours de la vérité factuelle, reconnaît Sandra Ach. *Mais c'était un parti pris assumé dès le début : ce qui nous intéressait était moins la victoire finale que le processus de résistance et ce qu'il provoque entre les gens."*

Tir de noyau sur le boulegan

Cette façon de réécrire l'histoire d'un point de vue assumé est aussi en lien avec la façon dont le cerveau construit la mémoire. *"La Commune de Paris ne s'est sans doute pas passée comme on le raconte. La prise de la Bastille non plus,* analyse Burlaud. *L'important est ce que la mémoire collective en fait. Nous, on choisit de raconter l'histoire de ce point de vue, mais Le Figaro ou CNN fabriquent aussi une mémoire collective, sans doute plus dominante."*

Il se souvient d'avoir distribué l'Humanité Dimanche dans les cités de Montluçon avec ses parents communistes. *"Quand j'en ai parlé à mon père, il ne s'en souvenait plus,* se marre le cinéaste. *En fait, cela avait dû arriver une fois et j'en ai fait toute une histoire."* La mémoire retient une bribe et en fait un élément central.

Dans son film, il cite une chronique de Primitivi sur un loto à la Plaine en 2016. Il en retrouve les rushes. Au milieu, une figure de la Plaine décédée et son fils Angelo, cinq ans, qui jette un noyau sur le boulegan qui tire les numéros. Le sien n'est pas sorti. Pour Les Fils qui se touchent, Nicolas Burlaud remonte la scène avec son fils, son ami disparu et quelques punks à bière. La vie, en raccourci.

En salle le 19 février, à voir au cinéma La Baleine à Marseille. Le 22 février, projection spéciale précédée d'une balade urbaine avec Nicolas Mémain.

24 février 2025



LES FILS QUI SE TOUCHENT

Lundimatin a régulièrement relayé les productions du collectif de vidéastes marseillais Primitivi, notamment l'excellent *La bataille de la Plaine*. Avec *Les fils qui se touchent*, leurs images quittent nos petits écrans pour rejoindre les grands écrans des cinémas. À 50 ans, Nicolas Burlaud, l'un des animateurs du collectif a été frappé d'une violente épilepsie, conséquence d'un dysfonctionnement de son hippocampe, l'organe qui façonne les souvenirs. *Les fils qui se touchent* c'est une exploration croisée entre la découverte intime d'une mémoire qui se met à bugger et la reconstitution d'une histoire collective des luttes documentées depuis 25 ans.

Caméra à la main, le film s'ouvre sur une femme avec l'accent marseillais qui parle à celui qui la filme. Elle montre une ruine derrière elle, un ancien bâtiment du quartier de la Savine. Le grain de l'image laisse penser au début des années 90. Ce n'est pas si vieux mais ça semble être une autre époque. Ce qu'on peut supposer être son mari prend la parole : « Ils ont détruit la vie des personnes » ; sous-entendu, une maison, un appartement, ce n'est pas juste un toit sur la tête ; des fois ça ne se remplace jamais vraiment.

Primitivi fête cette année ses 27 ans en 2025. Depuis 1998 ce média local Marseillais parcourt les rue en gentrification et les luttes qui y sont liées - et pas que - de la cité phocéenne, filmant, documentant, archivant, les bulldozers, les gens, les murs qui se dressent et les murs qui tombent. Avec *La fête est finie* on pouvait voir les effets sur la ville des politiques européennes du fameux label Capital européenne de la culture ; et avec *La bataille de la Plaine* l'auto-organisation des riverains face au projet de réaménagement de la place la plus célèbre du centre-ville marseillais.

Dans *Les fils qui se touchent*, on suit le réalisateur, Nicolas Burlaud, à travers un dédale de tests médicaux en tout genre, scanner, électroencéphalogramme, discussions avec les médecins devant une modélisation 3D de son cerveau. Après une crise d'épilepsie foudroyante et inattendue, il cherche à comprendre ce qui lui arrive. L'épilepsie est liée à la mémoire, elle provoque une défaillance des processus de consolidation de celle-ci.

On finit par se demander si ce dont on se souvient n'est pas un rêve, un faux souvenir. Le film croise donc la rencontre de plusieurs personnages ; ce réalisateur qui se questionne, cet univers médical mystérieux, ce Marseille populaire. Superpositions d'imageries des méninges, de boîte crânienne ultra précise, de sons machiniques aux allures de techno, souvenirs d'émeutes filmées par le réalisateur au Venezuela. On pourrait se croire dans un film de Michel Gondry, remontant un fil mémoriel sans trop savoir où ça va nous mener.



Très vite on comprend que la mémoire humaine, quelques soient les efforts que certains puissent faire pour réduire l'écart, reste bien différente d'une mémoire informatique. Notamment parce qu'elle est au fond moins fiable, plus complexe, et que c'est ça qui la rend toujours singulière. On tri, on triche, on jette, on fait comme on peut, comme le réalisateur quand il veut monter son film. Le fil rouge est là. La mémoire permet de faire le sujet en construisant une représentation du monde. Quelle soit celle du cerveau ou celle des images, c'est cette disponibilité des souvenirs qui permet de faire sujet, individuel ou collectif. Et c'est le partage de souvenirs qui fait groupe.

Au bout du compte, le documentaire traduit cette double tendance de la modernité : singularisation et atomisation de l'individu d'un côté, uniformisation et prédictibilité de l'autre. On pousse à un niveau démentiel l'intérêt pour la transparence de l'individu unique, plongeant toujours plus profond dans son intérieur, modélisant ses neurones en une série d'images, on photographie l'activité cérébrale sous tous les angles, ce qui est censé représenter la pensée est là, sur l'ordinateur, insaisissable. Il y a toujours un degré qui échappe à la représentation technique, l'émotion résiste à l'imagerie, le lien inexplicable entre un souvenir et un affect ne se matérialise jamais à l'écran. L'opposition entre psychanalyse et neuroscience prend tout son sens ici. Quand l'une travaille à partir du manque, l'autre tente de tout montrer ; mais au fond même à cette neuroscience toute puissante il manque quelque chose.

19 février 2025
Audrey Colard



Cartographie de l'oubli

La vie mémorielle est un film. C'est ce que démontre *Les fils qui se touchent*, dont émanent les bribes de souvenirs de Nicolas Burlaud, cinéaste militant. À ses 50 ans, il découvre qu'il souffre de crises d'épilepsie et que son hippocampe, région cérébrale jouant un rôle central dans la mémoire, est atteint d'un dysfonctionnement. C'est à partir de cette situation que l'essence du film prend sens : ayant consacré un pan de sa vie à mener des actions militantes en tentant de reconstruire des mémoires collectives et de valoriser des récits souvent oubliés, Nicolas Burlaud se retrouve confronté lui-même, à une perte progressive de sa mémoire personnelle.

Le film se présente alors comme un espace de réminiscence, où l'histoire personnelle du cinéaste se tisse à celle de son engagement au sein du collectif et média marseillais, *Primitivi*. À travers le prisme de ce que *Primitivi* définit lui-même comme une « téléche de rue », le film incarne un mode d'action résolument en dehors des sentiers battus. En effet, cette expression, qui revendique une forme de production audiovisuelle alternative, symbolise l'approche non-conformiste et accessible du collectif, loin des formats standardisés et des conventions industrielles. Ainsi, le film retrace cette démarche en y mêlant une réflexion sur les pratiques médiatiques en marge des circuits traditionnels.

Là où *Les fils qui se touchent* est le plus captivant c'est dans le parallèle qu'il dresse sur la fonction du cinéma et celle de la mémoire en interrogeant la façon dont l'Histoire se construit. En invoquant les travaux de théoriciens comme Siegfried Kracauer, Nicolas Burlaud considère le film comme un véritable témoignage historique, undocumentde l'Histoire et, par conséquent, comme le reflet d'une mémoire collective d'un moment donné. C'est ce à quoi le collectif *Primitivi* œuvre depuis 25 ans : restituer la mémoire des classes populaires marseillaises et tenter de les réintégrer dans l'histoire ou, du moins, de leur offrir une place légitime. Le film de Nicolas Burlaud pousse cette démarche en composant son film d'archives filmées au sein de *Primitivi*.

Prenons par exemple la séquence montrant le foudroyage d'une tour. Le cinéaste montre deux points de vue différents de l'événement en utilisant deux dispositifs distincts. Le foudroyage et les responsables de l'action sont re-filmés à travers l'écran d'un caméscope qui avait capturé l'événement à l'époque tandis que les habitants des tours marseillaises sont montrés en plein écran, à partir de l'archive directe du reportage. Si la presse de l'époque n'avait présenté que la perspective des autorités, le film donne ici une voix à ceux qui ont été oubliés alors qu'ils étaient les premiers concernés : les résidents du quartier.



Les fils qui se touchent se clôture par une vue prise au drone offrant le dessin d'une carte tracée à la craie. Cette dernière séquence pourrait s'apparenter à une cartographie des différents *fils* qui ont constitué le film. Elle permet de définir subtilement une conception des différents événements parcourus tout au long du film, qu'ils relèvent de l'intime ou du collectif. Les *fils* sont présentés de manière horizontale, s'opposant ainsi à une verticalité, qui impliquerait une hiérarchisation et une téléologie des événements. Cet aspect renforce l'idée que le film, tout comme la mémoire, n'est pas toujours construit de manière linéaire. Il existe une pluralité de récits qui s'entrelacent, se croisent, et parfois se perdent dans les interstices de l'Histoire officielle. Ainsi l'acte cartographique ne fait que confirmer la visée de l'œuvre : absoudre l'oubli.



LE CLUB DE MEDIAPART

15 février 2025

Colette Lallement-Duchoze

Les fils qui se touchent documentaire de Nicolas Burlaud (2024)

À 50 ans le cinéaste est frappé d'une épilepsie foudroyante conséquence d'un dysfonctionnement de son hippocampe, l'organe qui façonne les souvenirs. C'est l'occasion pour lui de revenir sur la mémoire collective et alternative que lui et ses acolytes fabriquent depuis 25 ans au sein d'une télévision de rue. Quand ces deux récits se croisent, il est question de choix et d'oublis.

Un prologue filmé au format 4,3 montre « littéralement » une démolition (grues gravats lambeaux du passé) que commente une femme « mémoire » du quartier ; un discours émouvant dans la simplicité de son énoncé et par une approche souveraine de la « mémoire collective » Première connexion où d'autres « fils qui se touchent » vont s'enchâsser. Elargissement de l'écran au format « normal » ; une « anomalie » de l'hippocampe a été découverte lors d'une IRM du cerveau (cf le synopsis) ainsi que la présence d'une « bille » métallique (séquelles d'un tir lors d'une manif au Venezuela ?) et quand Nicolas Burlaud se plaît à « imiter » les différents « sons » -ces « résonances » entendues lors de l'examen- n'est-ce pas la préfiguration de tout le champ sonore qui de sa diversité accompagnera le défilé des images ?

Nicolas Burlaud a 50 ans Primitivi 25. Connexion comme genèse d'un projet, du projet « les fils qui se touchent » (ce que dit explicitement le cinéaste en voix off) Mémoire individuelle et mémoire collective ; fabrication de la mémoire par l'hippocampe et fabrication d'archives mémorielles par Primitivi ; défilé de plus en plus rapide d'images du cerveau (connexions neuronales qui magnifient l'infiniment petit) et images d'archives sur Marseille, ses quartiers ses habitants individualisés ou magnifiés en groupes solidaires lors de manifs

Un documentaire foisonnant performant et novateur -diversité des images, subtilité du montage, récurrences ou effets spéculaires, rythme soutenu qui fait éclater les repères temporels -pour mieux les restituer en une approche cartographiée qui clôt le film où l'horizontalité du trait dessiné à la craie va épouser les « images » du crâne, mais inversées.

Un film où la verticalité dans la compacité des façades ou celle des manifestants (légère contre plongée) croise en l'épousant celle de ces arbres (platanes ?) aux branchages vrombissants Un film où se superposent en strates les différents discours (neuroscientifique historique sociologique, slogans de manifestants, commentaires en off) certains qui les profèrent sont filmés in situ (intérieur des structures hospitalières) ou dans la rue (notre regard suit le bras de ce chercheur qui « montre » une empreinte : c'est la trace d'une plaque commémorative (dédiée à la septuagénaire mortellement blessée par un tir de la police lors d'une manif des gilets jaunes ... elle a été arrachée mais grâce à ce film elle ne peut plus se dérober... ni à l'œil (nu) ni à la mémoire (collective).

Le parallèle entre deux images la Sagrada Familia et une termitière est troublant dans l'évidence même de cette « connexion » : deux cathédrales deux « mémoires collectives » Comportement humain et animal ? *Mais est-ce que la société a conscience d'être une société ?*

Le film de Nicolas Burlaud qui invite le spectateur à pénétrer les arcanes de son cerveau, puis de la mémoire collective (Marseille Paris) a tissé plusieurs fils narratifs ; entrecroisant ces « fils qui se touchent » sa « toile » arachnéenne est devenue l'empreinte du Vivant.

À ne pas rater!



AVOIR ÉGALEMENT A CINÉMA CETTE SEMAINE

- ***Les fils qui se touchent* de Nicolas Burlaud - Documentaire**

À cinquante ans, le cinéaste Nicolas Burlaud se retrouve soudainement frappé d'épilepsie foudroyante. Un trouble consécutif au dysfonctionnement de son hippocampe, l'organe qui façonne les souvenirs. Pour lui, cela représente l'occasion de revenir sur la mémoire collective et alternative qu'il fabrique avec ses acolytes depuis vingt-cinq ans au sein d'une télévision de rue...

Voici un documentaire tout à fait singulier. Commenant avec une histoire personnelle, en l'occurrence celle du réalisateur Nicolas Burlaud, le film glisse progressivement vers celle, plus large, qui touche une large partie des Marseillais. Car c'est à Marseille que le cinéaste a fait l'essentiel de sa carrière, au sein de la télévision locale Primitivi. Expérimental et abstrait, *Les Fils qui se touchent* peut parfois déconcerter le spectateur. Il n'en reste pas moins un documentaire assez touchant sur la puissance de la mémoire et des souvenirs.

Recommandation : 3 coeurs



23 février 2025
Ambre Guidicelli

site internet
presse nationale
audience : NC

L'anomalie de l'hippocampe

Critique | Les fils qui se touchent, Nicolas Burlaud, 2025

Je venais de voir sur un écran d'ordinateur mon propre visage.

Des bouts de métal et du plomb dans la tête pour remonter sa mémoire, Nicolas Burlaud, à l'approche de la cinquantaine, cherche à comprendre ses soudaines crises d'épilepsie. Il plonge dans l'activité électrique de son cerveau pour voir comment c'est à l'intérieur, et de là, il tire les fils, il fait le bilan. Un remontage d'images pour suivre la ligne d'une trace mnésique qui se dessine au travers des denses archives du collectif Primitivi. Point de départ qui lui permet de découvrir la provenance de cette bille qu'il a dans le crâne – l'éclat d'un tir de police. Alors, il creuse, ressort les cassettes et dépoussière les chroniques de la télé//vision pirate dans un acte de re-mémoire, une réactualisation de ces lieux sans médias. Depuis les années 1990, il collecte des images des quartiers de Marseille et des actions locales restées hors-champ. Les réactions des habitant.es du quartier de la Savine lors de sa destruction, le joyeux bingo du carnaval de la Plaine, la chute de l'immeuble rue d'Aubagne, les manifs et autres organisations alternatives citoyennes, vestiges d'une ville qui résiste à l'effacement et au vide capitalistique.

Les allers-retours entre IRM cérébrale et sonorités techno, entretiens médicaux, cassettes VHS et vidéos personnelles révèlent le fonctionnement en strates de la mémoire et le lieu des émotions – du vent sur les arbres au bord de la route, du fantôme des plaques sur les murs de la ville, de l'enfant qui joue à cache-cache derrière un buisson, du chant des manifestants – et alors s'imbriquent l'individuel et le collectif, et transparait le sens de faire corps, de faire société. Le trouble neurologique est ici une porte d'entrée vers d'autres histoires dont les gestes cinématographiques (enquêter, filmer, monter) s'emparent pour faire émerger des formes de résistance, des contre-propagandes. Par une archéologie de l'intime, le cinéaste consolide une mémoire collective fragile, celle qui est habituellement mise de côté au profit d'un récit dominant.

Des poissons dans le béton aux souvenirs de ces luttes, Nicolas Burlaud s'immisce dans le processus de fabrication des souvenirs et nourrit nos hippocampes de bricolettes. En reconnectant des morceaux de réel, Les fils qui se touchent n'est pas une réponse figée mais une contre-archivage mouvante, une puissante tentative de faire mémoire.

24 février 2025



Les fils qui se touchent

Lundimatin a régulièrement relayé les productions du collectif de vidéastes marseillais Primitivi, notamment l'excellent *La bataille de la Plaine*. Avec *Les fils qui se touchent*, leurs images quittent nos petits écrans pour rejoindre les grands écrans des cinémas. À 50 ans, Nicolas Burlaud, l'un des animateurs du collectif a été frappé d'une violente épilepsie, conséquence d'un dysfonctionnement de son hippocampe, l'organe qui façonne les souvenirs. *Les fils qui se touchent* c'est une exploration croisée entre la découverte intime d'une mémoire qui se met à bugger et la reconstitution d'une histoire collective des luttes documentées depuis 25 ans.

Caméra à la main, le film s'ouvre sur une femme avec l'accent marseillais qui parle à celui qui la filme. Elle montre une ruine derrière elle, un ancien bâtiment du quartier de la Savine. Le grain de l'image laisse penser au début des années 90. Ce n'est pas si vieux mais ça semble être une autre époque. Ce qu'on peut supposer être son mari prend la parole : « Ils ont détruit la vie des personnes » ; sous-entendu, une maison, un appartement, ce n'est pas juste un toit sur la tête ; des fois ça ne se remplace jamais vraiment.

Primitivi fête cette année ses 27 ans en 2025. Depuis 1998 ce média local Marseillais parcourt les rue en gentrification et les luttes qui y sont liées - et pas que - de la cité phocéenne, filmant, documentant, archivant, les bulldozers, les gens, les murs qui se dressent et les murs qui tombent. Avec *La fête est finie* on pouvait voir les effets sur la ville des politiques européennes du fameux label Capital européenne de la culture ; et avec *La bataille de la Plaine* l'auto-organisation des riverains face au projet de réaménagement de la place la plus célèbre du centre-ville marseillais.

Dans *Les fils qui se touchent*, on suit le réalisateur, Nicolas Burlaud, à travers un dédale de tests médicaux en tout genre, scanner, électroencéphalogramme, discussions avec les médecins devant une modélisation 3D de son cerveau. Après une crise d'épilepsie foudroyante et inattendue, il cherche à comprendre ce qui lui arrive. L'épilepsie est liée à la mémoire, elle provoque une défaillance des processus de consolidation de celle-ci.

On finit par se demander si ce dont on se souvient n'est pas un rêve, un faux souvenir. Le film croise donc la rencontre de plusieurs personnages ; ce réalisateur qui se questionne, cet univers médical mystérieux, ce Marseille populaire. Superpositions d'imageries des méninges, de boîte crânienne ultra précise, de sons machiniques aux allures de techno, souvenirs d'émeutes filmées par le réalisateur au Venezuela. On pourrait se croire dans un film de Michel Gondry, remontant un fil mémoriel sans trop savoir où ça va nous mener.



Très vite on comprend que la mémoire humaine, quelques soient les efforts que certains puissent faire pour réduire l'écart, reste bien différente d'une mémoire informatique. Notamment parce qu'elle est au fond moins fiable, plus complexe, et que c'est ça qui la rend toujours singulière. On tri, on triche, on jette, on fait comme on peut, comme le réalisateur quand il veut monter son film. Le fil rouge est là. La mémoire permet de faire le sujet en construisant une représentation du monde. Quelle soit celle du cerveau ou celle des images, c'est cette disponibilité des souvenirs qui permet de faire sujet, individuel ou collectif. Et c'est le partage de souvenirs qui fait groupe.

Au bout du compte, le documentaire traduit cette double tendance de la modernité : singularisation et atomisation de l'individu d'un côté, uniformisation et prédictibilité de l'autre. On pousse à un niveau démentiel l'intérêt pour la transparence de l'individu unique, plongeant toujours plus profond dans son intérieur, modélisant ses neurones en une série d'images, on photographie l'activité cérébrale sous tous les angles, ce qui est censé représenter la pensée est là, sur l'ordinateur, insaisissable. Il y a toujours un degré qui échappe à la représentation technique, l'émotion résiste à l'imagerie, le lien inexplicable entre un souvenir et un affect ne se matérialise jamais à l'écran. L'opposition entre psychanalyse et neuroscience prend tout son sens ici. Quand l'une travaille à partir du manque, l'autre tente de tout montrer ; mais au fond même à cette neuroscience toute puissante il manque quelque chose.

04 février 2025

Joséphine Brethomet

“Les Fils qui se touchent” : un documentaire de Nicolas Burlaud, au cinéma le 19 février

A 50 ans, le cinéaste est frappé d'une épilepsie foudroyante, conséquence d'un dysfonctionnement de son hippocampe, l'organe qui façonne les souvenirs. C'est l'occasion pour lui de revenir sur la mémoire collective et alternative que lui et ses acolytes fabriquent depuis 25 ans au sein d'une télévision de rue. Quand ces deux récits se croisent, il est question de choix et d'oublis.



Extrait de l'entretien avec le réalisateur :

Le film est le fruit de la rencontre de deux expériences : celle de la maladie, d'un trouble découvert à l'intérieur de ton cerveau, et celle d'une mémoire collective filmée et conservée par la télévision locale marseillaise Primitivi. Comment est venue l'idée de faire se toucher ces deux fils ?

Il y a plus de deux fils qui se touchent dans le film, mais cette connexion principale s'est faite lorsque j'ai été touché par une crise d'épilepsie brutale et inattendue. En faisant des recherches pour comprendre ce qui m'arrivait, on a découvert une petite bille de métal dans l'os de mon crâne. On retrouve cet éclat de plomb dans une chronique de Primitivi tournée au Vénézuéla, où j'apparais le visage en sang après avoir été atteint par un tir de la Police de Caracas. J'ai trouvé incroyable cette histoire, un vrai scénario de fiction ! Puis on a découvert que mes crises étaient causées par une petite lésion sur mon hippocampe, cet organe cérébral qui fabrique les souvenirs. Mais moi aussi je fabrique des souvenirs en travaillant pour une « télévision de rue » !



20 février 2025

Jean-Davy Dias

Les fils qui se touchent

« A l'aube de ses 50 ans, Nicolas Burlaud est frappé par une crise d'épilepsie foudroyante, dûe à plusieurs lésions sur son hippocampe, organe du cerveau qui fabrique les souvenirs. Il saisit cette occasion pour réfléchir sur cette mémoire collective et alternative qu'il construit depuis plus de 25 ans avec toute l'équipe de Primitivi. »

A la réalisation et devant la caméra entre deux interviews, Nicolas Burlaud à qui l'on doit entre autre en 2014 « La fête est finie » ou en 2020 « la bataille de la plaine » se met entièrement à nu aussi bien dans son parcours médical que dans sa réflexion sur son travail au sein de cette télévision locale marseillaise qu'est Primitivi à travers ces petits films d'actualité politique, sociale et culturelle que sont les chroniques. Il s'interroge sur le souvenir, sur sa place, comment il est construit, comment il est perçu et sa place dans cette histoire collective qu'est la société. Mais comment théoriser l'inexplicable ? Et si tout se jouait lors de la connexion de tous ces petits fils ?

Présenté à l'occasion des Etats Généraux de Lussas (Aout 2024) et en ouverture du festival des Rencontres d'Images de Ville (Octobre 2024), « Les fils qui se touchent » nous interrogent sur le pourquoi et comment de nos propres souvenirs dans cette grande histoire qu'est la vie. Sur toutes ces petites histoires de chacun qui toutes ensemble construisent l'histoire avec un grand H. Et impossible pour nous d'être insensible à un si touchant Nicolas Burland espérant pour lui que ces fils à lui avec le temps puissent se retoucher.

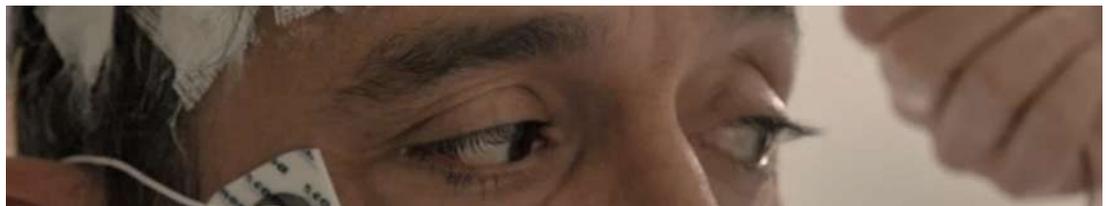
19 février 2025
Guillaume Gas

LES FILS QUI SE TOUCHENT

Un film de Nicolas Burlaud



Errance mémorielle



Dès l'interview d'un homme qui assimile le rôle de l'hippocampe pour l'esprit humain à celui d'un index dans une bibliothèque, le sens du projet plastique et narratif de Nicolas Burlaud ("La Bataille de la plaine", "La fête est finie") paraît s'éclairer un minimum : tout repose ici sur un dispositif ouvertement chaotique, visant à entremêler différentes scènes aux antipodes (sur le visuel, sur l'époque, sur le sujet...) et à recourir à la fonction purement sensorielle du cinéma pour recomposer une mémoire menacée par l'oubli. On perçoit là une belle et forte idée de cinéma, propice au vertige autant qu'à la stimulation. On croit d'ailleurs en prendre le pouls dès le premier quart d'heure, au travers d'une suite d'expérimentations plus sonores que visuelles, où un kaléidoscope de perspectives et de travellings latéraux se voit parcouru par un entrelacement de bruitages divers, à mi-chemin entre le brouillage et le pulsatif. Rien qu'avec ce parti pris, les choix de montage font plutôt sens par rapport au sujet... du moins sur la théorie. Parce que sur la pratique, il manque ici un élément essentiel.

Dans la mesure où l'expérience se devait de façonner une sorte de pont infra-sensible entre une maladie en action et une mémoire en réaction (qui plus est celle d'un combat associatif et humaniste qu'il s'agit d'« archiver »), la réussite de ce documentaire ne tenait pas seulement sur la façon dont ces deux fils allaient se toucher, mais surtout sur la façon dont ils allaient interconnecter jusqu'à ne faire plus qu'un.

C'est là que le film tend à valider l'expression péjorative qui lui sert de titre : il est trop déséquilibré en tant que tel pour que des raccords forts puissent espérer relier les fils de ce gros bazar mémoriel. En vrac, on y voit un plan onirique à la sauce LSD (a priori l'exploration interne d'un cerveau), un spot vidéo de « télévision de rue » dont le montage ferait presque songer à celui d'une scène coupée de "Level Five", l'activité d'un neurone gribouillée sur un logiciel à la Paint, une évocation d'actualités récentes (les manifestations des Gilets Jaunes, un effondrement d'immeuble à Marseille, etc...), des images faussement abstraites qui sentent le cadrage lourdement symbolique (un gros plan sur les écorces d'un arbre malade... vous pigez ?), des radios médicales en veux-tu en voilà, et tout un tas d'archives DV... Pas simple de démêler les fils dans cet énorme capharnaüm dont le montage hasardeux laisse souvent à désirer.

Pour le reste, au-delà d'une voix off pas crédible pour un sou (juste un texte lu à voix haute, à débit lent et sans conviction aucune), une poignée d'interviews face caméra se la jouent un peu paraphrase du dimanche ou lapalissade du lundi (ainsi donc, la réalité serait une « représentation floue » et non une « photo claire », la mémoire humaine n'aurait rien à voir avec celle d'un ordinateur...). Et au terme de cette petite heure et quart qui s'achève dans la même sensation de flou qu'à son début, on s'attriste surtout de n'avoir jamais vu cette remémoration de l'engagement politique du réalisateur servir d'écho stimulant (ou de contraste combatif) à la progression de cette maladie. Ici, la politique est moins un angle qu'un sujet interchangeable, et la maladie finit par n'être qu'une simple toile de fond, tantôt floutée tantôt ressurgie au gré du découpage. La déception est considérable.